

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 35

**Artikel:** A vol d'oiseau  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255430>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISANT

A PORRENTUAY



N° 35

Supplément du Dimanche 3 septembre

1905

## A VOL D'OISEAU (Suite)

— Vous vous êtes fait très mal, dit-elle d'un ton ému. Appuyez-vous sur moi. Je n'ai malheureusement qu'une chaise à vous offrir là, mais vous y serez mieux que par terre, c'est trop dur.

La Maurelle sourit.

— Je crois, au contraire, qu'il vaut mieux que je demeure étendu; je suis comme si l'on m'avait roué de coups. Il est joli, mon personnage! Mais, je vous en supplie, Mademoiselle, ne vous occupez plus de moi. Pourvu que vous me permettiez de rester ici quelques instants encore, j'irai, dès que je le pourrai jusqu'au petit bois y prendre mon sac à provisions. Il est tard, mon estomac me le dit mieux que ma montre arrêtée.

— Dans le petit bois? s'écria la jeune fille. Oh! attendez, je vais vous apporter vos affaires.

Avant qu'il eut protesté, elle était dehors. Cinq minutes s'écoulèrent et elle reparut, les mains chargées des bagages de Raymond: un sac, une couverture, une mince pèlerine en caoutchouc.

— J'ai tout pris, dit-elle un peu haletante; laissez-moi vous arranger comme il faut.

Ses mains adroites roulèrent le manteau de façon à en faire une sorte d'oreiller plat qu'elle glissa

sous la tête du jeune homme. Approchant un petit banc, elle étala dessus, à portée de sa main, le contenu du sac.

— Mangez, maintenant. Je reviendrai plus tard savoir si vous ne manquez de rien. Mon temps de liberté n'est que de quatre à six heures; vous serez bien encore là? Restez bien tranquille, personne ne viendra vous déranger, j'entre seule ici. Pour l'instant, je n'avais la permission que d'un bout de jardin.

La jolie apparition sortit en coup de vent, comme elle était entrée. Raymond se frotta les yeux, pensant silencieusement avoir été le jouet d'une hallucination. Mais non! les provisions, près de lui, en étaient la preuve matérielle. Mais ce fut à peine s'il y toucha, car un peu de fièvre battait ses tempes. En revanche, il but le vin de sa gourde, puis, malgré son désir d'attendre, les yeux ouverts, le retour de la petite fée, le sommeil le reprit.



Traversée d'une crevasse dans les environs du Mont-Blanc.

(Texte page 276.)

Lorsqu'il sortit de sa torpeur, elle était là, assise non loin de lui, ayant tout remis en ordre. La couverture avait été étendue sur ses jambes.

— Etes-vous guéri? lui dit-elle de suite, penchant sur lui un visage où resplendissait l'innocence.

Il lui sourit comme à une amie connue depuis tou-

jours, si mignonne, si enfant! On lisait un intérêt profond dans ses yeux interrogateurs.

— Je le crois, et je me sens réellement reposé. Que vous êtes bonne d'être venue vous en assurer!

— C'est bien naturel. Et puis, ajouta-t-elle avec un élan de charmante franchise, ce serait à moi de vous remercier. Je ne vois jamais personne, je m'ennuie beaucoup, et si vous ne souffriez plus, je vous dirais que je suis bien contente qu'un accident vous ait obligé à venir ici. Cela ne vous fâche pas?

Raymond rit franchement. Comme il fallait qu'elle eût peu de distractions, cette naïve enfant! Mais c'était donc une séquestrée! Pourquoi était-elle séparée du reste des mortels?

En cette soirée d'été, une fraîcheur délicieuse émanait du pavé de pierres et des épaisses murailles recouvertes de rameaux touffus. Par la porte et les meurtrières de la tour, le jour entrait, mais filtré au travers des feuilles; le soleil n'y paraissait pas.

Tourné vers la blonde enfant, Raymond se crut autorisé à quelques discrètes interrogations; mais elle les prévenait déjà:

— Comment saviez-vous mon nom, Monsieur?

On voyait que cette idée l'avait poursuivie tout le temps de son absence.

— Votre nom, Mademoiselle? Mais je l'ignore absolument. Je vous prie de croire que je ne me permettrais pas de vous le demander avant de m'être nommé moi-même.

— Pourquoi mentir? Vous le savez bien, assurément. Quand je suis entrée la première fois, et que j'ai eu si peur en vous apercevant, vous disiez, j'en suis sûre, Aliette Hermann.

Aliette Hermann! la jeune fille à l'hirondelle, cette mignonne créature qu'il rencontrait si inopinément!

La vie a de ces hasards qui nous troublent.

En s'exclamant de cette coïncidence, Raymond s'assurait, ce qui ne l'avait pas frappé encore, de la présence de nombreux nids accrochés aux murailles. Ce n'était pas l'attouchement d'affreuses chauves-souris qui l'avait éveillé tantôt. Il logeait, provisoirement, dans le palais des hirondelles familières: un conte bleu mis en action!

Aurait-il imaginé pareil coup de théâtre?

Aliette raconta son histoire, qui toucha profondément son auditeur attentif. Pouvait-il exister abandon moral plus complet que celui de la petite orpheline? Si rien ne lui manquait au point de vue matériel, — son costume simple, mais soigné, en témoignait, — **on abusait**, en revanche de sa situation dépendante. La jeunesse de la pauvre fillette s'étiolait auprès de l'infirme qui réclamait sa société et ses soins exclusifs, comme un dû en retour de la nourriture et de l'abri journaliers. Jamais une sortie, jamais la compensation de relations avec le monde extérieur, et, de plus, le contact perpétuel d'une servante tracassière. Enfin, ce qui paraissait être pénible par-dessus tout à Aliette, c'était l'absence de tout témoignage affectueux, ce qui l'aurait dédommagée de cette vie sévère.

Où, c'est cela qui la faisait le plus souffrir.

Ses regrets ne pouvaient pas aller vers ce qu'elle ne connaissait que de nom: les distractions, le plaisir; mais, comme tout être jeune, elle éprouvait le besoin d'une tendresse et d'un doux appui. Nul baiser, jamais, n'effleurait ses joues fraîches.

Des vols légers se firent par la pièce. La figure d'Aliette s'illumina d'un sourire. C'étaient ses amies les hirondelles qui rentraient de leurs tournées champêtres. Les caresses qui manquaient à l'enfant, leurs becs en furent prodiges.

— J'oubliais, dit-elle, ma seule consolation: ce sont mes oiseaux et voilà la première fois que quelque chose

vient m'en distraire.

Le spectacle ne manquait pas de grâce. Les hirondelles tournoyaient autour de la blonde tête, puis, l'une après l'autre, disparaissaient dans leurs nids respectifs. La main d'Aliette en arrêta au passage qui se laissaient faire, bien que la présence insolite d'un étranger troublât leur ordinaire quiétude.

— Vous savez charmer les oiseaux? fit Raymond, qui suivait cette scène avec intérêt.

— Non, répondit naïvement la jeune fille, mais tous les jours je suis là, je fais partie de la tour où elles logent, je leur jette du pain, elles sont accoutumées à me voir et ne sont plus sauvages. L'année dernière, j'en avais apprivoisé une, et elle m'aimait bien.

— Et vous lui avez confié un billet au départ, n'est-ce pas? interrompit Raymond.

— Vous devinez cela? Oui, c'est vrai; mais, ou elle n'est pas revenue, ou je ne l'ai pas reconnue, l'année d'après, au milieu des autres. Aussi, c'est fini, maintenant je ne m'attache plus particulièrement à aucune; je les soigne toutes, cela m'évite le gros chagrin de la séparation obligée.

Alors, vous n'avez jamais reçu de réponse à votre lettre ainsi expédiée? insista le jeune homme.

— C'eût été trop joli! C'est bon dans les livres, ces histoires-là.

— Croyez-vous, Mademoiselle? Et si je vous disais que votre hirondelle est arrivée chez moi, là-bas, en Afrique, et que j'ai tenu sous mes yeux la douce plainte de l'abandonnée? J'avais grande compassion, avant de la connaître, de celle qui portait le joli nom d'Aliette.

Elle rougissait, pâlisait successivement, sous l'empire d'une émotion qui la faisait trembler de plaisir.

— Oh! Monsieur, est-ce bien vrai?

— Vous en avez eu la preuve, ce matin, en m'entendant vous nommer; je revivais la scène pendant mon sommeil. J'ai une sœur de votre âge, d'autres plus jeunes, de nombreux petits frères; tous, comme moi, se sont intéressés à votre sort. Nous vous avons répondu. Quel dommage que ce courrier-là ne vous soit pas parvenu! L'hirondelle aura changé d'itinéraire, ou perdu notre lettre en route. C'est néanmoins par son entremise que nous faisons connaissance. Est-ce sans motif que Dieu l'a choisie pour intermédiaire entre nous? Vous aviez des amis lointains, Mademoiselle Aliette; voulez-vous, de près, m'autoriser à en garder le titre?

Le bonheur! le premier bonheur! quelle immense félicité il nous fait connaître!

On peut se figurer ce que ressentit la jeune fille, déshéritée de tout ce qui ressemble, même de loin à une affectueuse sympathie. Ce ne furent pas ses lèvres qui répondirent à Raymond, mais des larmes de joie impossibles à réprimer. Quoi! c'était vrai, elle ne serait plus seule dans la vie?

L'avenir ne serait plus un horizon fermé, privé de tout rayon? Des amis! Ils se résumèrent, pour Aliette, dans la vision palpable de cet homme distingué, jeune comme elle, avec de la bonté plein les yeux. Aucun sentiment de pudeur instinctive ne vint troubler la douce attirance qui inclina son cœur vers lui.

Aliette Hermann, c'était Eve avant la faute, radieuse dans l'innocence de l'enfant. Sa réclusion avait eu l'avantage, au temps où tout âme s'éveille, de lui conserver intact ce blanc privilège.

Raymond lisait tout cela dans les yeux purs levés sur les siens avec tant de confiance heureuse; et, lorsqu'il lui dit bien doucement que l'heure de la séparation approchait, quand il parla d'adieu, il le comprit encore davantage.

(A suivre.)

Comtesse CLO.